



Grundtvig 2

Société Civile Auvillaraise de Contacts Franco-Allemands (SFA)

Gerhard Schneider, SFA Auvillar

Le caractère religieux du judaïsme et ses rapports aux traditions d'éducation et de culture en Europe

Nos investigations sur les traces de la culture juive en Europe nous ont menés jusqu'à maintenant à Paris et à Berlin. Nous avons rencontré le judaïsme de tradition sépharadique et le judaïsme askénase avec leurs formes culturelles. Nous nous sommes douloureusement heurtés à l'antijudaïsme, l'antisémitisme, et à la Shoa. Pas mal de choses jusque-là mal connues et qui nous paraissaient étranges ont fait place à un chaud kaléidoscope de couleurs et à la joie de vivre du judaïsme européen. Nous avons beaucoup appris.

À Berlin, comme nous étions tous réunis pour la dernière séance d'évaluation et de feed-back, le 2 décembre 2006, Laura Fischer (bildung+Kunst=Heiterkeit) exprimait le désir d'en apprendre davantage sur le caractère religieux du judaïsme. Une seconde de gêne s'est manifestée. Le Judaïsme n'est-il pas d'abord et avant tout une des religions majeures ? Peut-on séparer culture histoire et éducation juives de la religion juive ? – Mais l'identité juive, qu'est-ce que c'est, au fond ? Les Juifs à Paris à la fin du 19^e siècle n'étaient-ils pas des patriotes français aussi ardents que les Juifs berlinois, des patriotes allemands ? Et n'y a-t-il pas également des Juifs « non-croyants » qui confessent leur judaïté uniquement en raison de leurs racines, de leur provenance et de leur destin ? Notre gêne venait aussi peut-être du fait qu'il est difficile de l'extérieur, de parler d'une religion à laquelle on n'appartient pas.

Abordons d'abord notre question sous l'angle de quelques aspects historiques. Après la destruction de Jérusalem en 70 apJC et après leur déportation et leur expulsion de la Palestine, les Juifs ont vécu dispersés en communautés de diaspora dans presque toutes les régions de l'empire romain.

La vie en diaspora et de fait d'être des réfugiés signifie pour les minorités religieuses la nécessité de s'imposer et de lutter contre l'assimilation par les cultures prépondérantes, mais aussi, pour survivre, de faire des efforts pour s'intégrer. La vie en diaspora va toujours de pair avec la nostalgie de la « patrie », la terre bénie de Canaan et le rêve d'un retour. Vivre en diaspora signifie toujours garder la mémoire, et conserver avec soin les coutumes et la religion. En ce qui concerne les Juifs, il s'agit d'une religion qui avait déjà vécu la diaspora, expérience conservée dans les textes fondateurs sacrés des « enfants d'Israël » : les travaux forcés en Egypte et la fuite, l'occupation étrangère sous les Assyriens, la déportation à Babylone, le retour et la révolte des Maccabées – tous ces événements avaient formé les textes, le culte, et les coutumes des Juifs, et en avaient fait une religion toute imprégnée du souvenir et de la gratitude envers Yahvé, qui a promis au peuple avec lequel il avait fait alliance de rester à ses côtés dans les temps à venir. C'est dans leur foi à ce Dieu que les Juifs conservent leur espoir d'être sauvés et sanctifiés, mais aussi leur ligne conduc-

trice, leur identité et leur action. Tout était fixé et réglé dans la *Torah*, dans le *Talmud* et dans la *Halacha*. Leur commentaire et leur application exigeaient, justement en situation de diaspora, où il fallait composer avec l'entourage, une culture de l'écrit et de la langue enseignée et pratiquée très tôt. Les traditions d'éducation et de culture juives se basent donc, pour une part, sur ce cadre religieux, et également sur les cultures dans lesquelles les Juifs étaient immergés et les pressions qu'elles exerçaient. Les régions de diaspora furent d'abord les provinces de l'empire romain (spécialement l'Italie, l'Espagne, la Gaule et la Germanie), puis vinrent ensuite les régions qui s'y sont ajoutées par la suite.

Au cours des 2000 ans de diaspora juive en Europe, il n'y eut malheureusement que de rares « âges d'or » de co-habitation, et encore furent-ils la plupart du temps, de courte durée. L'une de ces « périodes dorées » peut être située sous le règne de Charlemagne dans la région de la Germanie, l'actuel territoire du nord de la France et des régions voisines en Allemagne. Cette région fut appelée « *askenaze* », et les habitants « *askenasim* », du nom d'un descendant de Noë. Les Juifs étaient alors la cheville ouvrière de la vie économique, ils étaient artisans, commerçants, gens de mer, médecins et savants. Ils ont activement participé à la prospérité de villes comme Worms, Spire, Trèves, Aix la Chapelle, Cologne et Metz. C'était compréhensible car la lecture de la Thora et du Talmud supposait que :

« Pour remplir le commandement divin, les enfants juifs apprenaient l'hébreu dès le plus jeune âge, alors que la majorité des Chrétiens restaient analphabètes encore durant des siècles. »¹

Avec le début des Croisades, en 1096 commencèrent aussi les pogromes et les baptêmes forcés. Les Croisés pillèrent entr'autres Mayence, Spire et Worms, et tuèrent des milliers de Juifs. Beaucoup d'Askenases durent s'exiler à l'Est, et emmenèrent avec eux leur langue, le bas-allemand, appelé : *Jiddisch*. – La même chose se reproduisit avec les Juifs qui, sous la poussée des armées de l'Islam, s'installèrent en Espagne, le « *Sepharad* » biblique, et y restèrent jusqu'à la Reconquête de l'Espagne et l'Inquisition, au 15^e siècle. Sous les *Sépharades* se développa en Espagne, au 11^e et 12^e siècles une « période dorée ». Les philosophes juifs comme Salomon ben Jehuda ibn Gabirol (1021-1058), ou Moïse Maïmonide (1135-1204) furent des autorités reconnues de la science chrétienne. Ils rendirent possible, grâce à l'apport de la pensée arabo-musulmane, un progrès de la modernisation en Europe.

Une autre période d'épanouissement de la diaspora juive eut également lieu en Europe à l'époque des *Lumières* en Allemagne. Avec l'époque des Lumières Juives, la *Haslaka*, et l'apparition de savants et de philosophes comme Moïse Mendelssohn, Aron Salomon Gumpertz, Marcus Elieser Bloch et beaucoup d'autres, le monde juif parvint à un haut niveau de reconnaissance officielle. Au cours de la période d'*émancipation* des Juifs allemands qui s'en suivit, se développa le judaïsme moderne. Depuis l'Empire wilhelminien jusqu'aux derniers jours de la République de Weimar, le judaïsme allemand connut une ascension sociale incroyable :

« On vit se produire, avec la participation décisive de toutes les classes de citoyens juifs, un très fort courant de modernisation à Berlin, cette ville dont on saluait avec euphorie « l'ascension au titre de ville mondiale ». Leur haut niveau culturel les faisait participer à un renouveau radical des structures urbaines. En 1911 la participation des étudiants juifs dans les universités prussiennes était cinq fois plus élevée que ne l'était leur pourcentage

¹ Voir « Le monde d'askenaze. Les communautés juives dans le Moyen-Age. ». Dans la publication officielle du Musée Juif de Berlin : *Geschichten einer Ausstellung. Zwei Jahrtausende deutsch-jüdische Geschichte*. Stiftung Jüdisches Museum Berlin ²2002, p. 36.

au sein de la population, les femmes juives représentaient 14% du nombre des étudiantes. »²

Parmi les banquiers, entrepreneurs inventeurs, hommes de science et philosophes renommés, n'en citons que quelques-uns : Gerson von Bleichröder (banquier de Bismarcks), Albert Ballin (Reder, Hapag), Emil Rathenau (AEG), Albert Einstein, Leo Arons (Physicien, inventeur du tube au néon), Paul Ehrlich (prix Nobel de médecine), Fritz Haber (prix Nobel de chimie), Leopold Ullstein (éditeur), Max Liebermann, Lesser Ury, Joseph Budko (peintres), Max Brod, Franz Kafka, Franz Werfel (écrivains), Walter Benjamin (philosophe), Hermann Cohen (philosophe) Walther Rathenau (entrepreneur et ministre de l'Empire) etc.

Mais :

« Formant un contraste brutal avec cette tendance d'ascension sociale et de haut niveau de formation universitaire des Juifs justement à Berlin, se dresse le conservatisme rigide du système wilhelminien qui n'accepte pas, de façon générale, les Juifs au même titre que les autres citoyens. En société on faisait au mieux quelques exceptions individuelles mais l'accès aux postes d'élite traditionnels comme l'armée, la justice et l'administration demeurent fermés aux Juifs presque sans exception. La jeune génération juive en particulier, qui considérait l'assimilation et l'égalité comme une condition allant de soi, se virent alors pratiquement obligés de prendre la voie de la modernisation et de la réforme, de la découverte, et de l'introduction de nouvelles formes de vente, de consommation et de communication, ainsi que de nouveaux domaines professionnels, de branches de l'économie et de domaines de recherche. »³

Comme cela s'était déjà produit dans les siècles passés, une minorité religieuse s'était donc transformée en élite. Or une minorité d'élite qui pour un motif ou un autre doit lutter contre l'exclusion ou l'absorption uniformisante a toujours la partie difficile. Elle est aux prises avec la jalousie, la diffamation, et la persécution. La jalousie se transforme vite en haine mortelle lorsque s'y mêle la considération de cette élite du point de vue de la différence religieuse. C'est ce que nous apprend notre histoire européenne – et non en dernier lieu – les traces sanglantes que l'antijudaïsme et l'antisémitisme ont laissées. Il est absolument incompréhensible de voir comment l'Allemagne s'est systématiquement amputée de son élite intellectuelle et économique. La honte et le deuil nous submerge encore aujourd'hui en pensant aux millions de juifs européens, force vive et dynamique, qui ont été anéantis, assassinés par le national-socialisme.

Dans les lignes qui suivent nous voulons éclairer certains points essentiels de la religion juive – non de façon systématique ni exhaustive, loin de là. Il s'agit pour nous d'un tremplin pour la suite du travail à l'intérieur du projet. Cette première esquisse veut montrer que la religion juive a laissé de profondes empreintes en Europe au point que la culture et la civilisation y sont impensables sans l'apport du judaïsme. Il n'est pas toujours possible de trouver la preuve d'une influence directe. Parfois, l'empreinte est indirecte, ou polarisée à travers les relations fatales de la chrétienté avec le judaïsme

Nous n'avons pas l'intention au cours de nos investigations de discuter sur la foi des personnes dans le judaïsme. Les convictions font partie du bien le plus précieux et le plus intime de l'homme, qui ne peuvent faire l'objet de réflexions rationnelles, et que l'on ne peut aborder qu'avec respect et tolérance, avec admiration même. Aussi n'est-il pas question pour nous de débattre pour savoir si une religion dans la foi de

² Dans : Geschichten einer Ausstellung. Op.cit., p. 113.

³ Dans : Geschichten einer Ausstellung. Op.cit., p. 113.

ses adeptes doit être considérée comme une religion révélée, c'est à dire si elle tire son autorité de la parole directement révélée par Dieu, comme c'est le cas des trois religions monothéistes : judaïsme, christianisme et islam. Ce que la science des religions ne permet pas de mettre en doute, c'est que le judaïsme est la première religion monothéiste de l'humanité.

Les religions ont toujours aidé les hommes à s'orienter. Elles représentent, dans beaucoup de cultures, les institutions de formation et d'éducation les plus importantes, en enseignant leur représentation de Dieu, de l'homme et du monde, leur ordre éthique, leur culte, leurs écrits et leurs coutumes. Ceci est par excellence le cas de la religion juive. Beaucoup de choses que nous considérons comme la culture de l'« occident chrétien » – puisqu'on nomme ainsi la culture et la civilisation européenne – prend ses racines dans le judaïsme, et en particulier dans la bible hébraïque.

L'homme crée à l'image de Dieu : fondement de la dignité de l'homme et des droits de l'homme

La bible est le contenu et le noyau du judaïsme. En tant qu'histoire du salut de l'humanité et des pères fondateurs d'Israël, elle confère aux Juifs leur identité. Comme message du salut, la bible apporte la promesse et l'espoir et, – non en dernier lieu – une orientation pour l'action du moment qui se présente. L'histoire de la création de l'homme, dans la bible hébraïque dessine une image de l'homme qui le fait ressemblant à Dieu.

Dans Genèse 1, 27 il est écrit :

« Dieu créa l'homme à son image. A l'image de Dieu il créa l'homme. Homme et femme il le créa. »

Et en Genèse 2, 7, on lit :

« Alors Dieu, le Seigneur, forma l'homme avec la poussière de la terre et souffla dans ses narines le souffle de vie. Ainsi l'homme est devenu un être vivant. »

Dans la tradition rabbinique, la *Mischna*, on a toujours tiré de ce passage l'interprétation selon laquelle l'âme de l'homme doit être considérée comme un principe divin et que dans toute vie humaine un principe divin est en action. Pour compléter cette explication on s'appuie sur un fondement linguistique. En effet, dans la dénomination *ī[j]sch* : homme et *ischa[h]* : femme, se trouve respectivement une lettre du nom divin : *[j]* et *[h]*. Ces lettres deviennent principe actif lorsque les notions homme-femme sont mises en co-notation. La divinité est présente lorsque la potentialité masculine et féminine sont unies.

Le fait que l'homme soit créé à la ressemblance de Dieu implique l'égalité universelle de tous les hommes devant Dieu. En effet, chaque homme pris séparément est une image de Dieu, il est unique et non-interchangeable, et il a ainsi infiniment de valeur. C'est la raison pour laquelle, dans la *Mischna*, la personne et la vie individuelle sont considérées comme si précieuses :

« Chaque individu a devant Dieu la même importance. Car chaque homme a été créé selon son image. Ainsi l'homme a été créé pour lui-même. La Torah nous enseigne que celui qui a détruit une âme sera considéré comme s'il avait détruit tout un monde. Et celui qui a sauvé une âme, comme s'il avait sauvé tout un monde. » (*Mischna Sanhedrin 37a*)⁴

⁴ *Mischna Sanhedrin 37a* citée et commentée par Nechama Leibowitz
<http://www.jafi.co.il/education/german/torani/bereschit.html> (29.01.2007).

Il n'y a qu'un pas à faire, et nous voilà à l' « Impératif Catégorique » de Kant :

« Agis de telle sorte que tu utilises l'humanité, aussi bien en ta personne qu'en la personne de quiconque d'autre, toujours et en même temps comme un but, jamais comme un moyen. »⁵

Pour l'homme, la ressemblance avec Dieu a donc des conséquences éthiques. En effet, Dieu étant parfait (saint), la tâche de l'homme consiste, dans l'optique de la bible, à tendre vers la perfection (sainteté) :

« Parle à toutes les communautés d'Israël, et dis-leur : soyez saints, parce que moi, leur Dieu, je suis saint » (Lev 19, 2)

L'égalité dans la dignité et la proximité avec Dieu oblige l'homme tout spécialement à la solidarité et à la justice.

« Tu dois aimer ton prochain comme toi-même. »

Comme il est écrit dans les commandements de Moïse (Levitique 19,18) – dans le Livre des Proverbes de Salomon, il est dit encore plus clairement :

« Délivre ceux que l'on traîne à la mort ; ceux qui titubent et chancèlent vers leur exécution, sauve-les donc ! Diras-tu : « Voilà, nous ne savions pas, Dieu ne sait rien de nous » ; Celui qui juge les cœurs, il n'aurait pas connaissance de ce qui se passe ? Celui qui veille sur toi, il ne saurait rien ? » (Proverbes, 24, 11-12)

Le prophète Isaïe proclame que ce ne sont pas quelques formes arbitraires de dévotion que l'homme doit exécuter pour atteindre la sainteté, mais la solidarité et la justice sociale dans la vie courante.

« Voilà le jeûne qui me plaît ! libérer les chaînes de l'injustice, délier les cordes du joug, laisser aller les esclaves, briser tous les jougs, distribuer du pain à ceux qui ont faim, inviter chez soi les pauvres qui n'ont pas de toit, et quand tu vois quelqu'un manquer de vêtement, tu lui en donnes, et tu ne te dérobes pas aux gens de ta famille. » (Isaïe 58, 6 et sq)

Il reste encore beaucoup de chemin à parcourir entre ces exhortations et la Convention Européenne des Droits de l'Homme. Oui, dans l'application et la pratique, nous n'en sommes pas tout à fait arrivés là en Europe ! Il n'y a qu'à regarder la misère des réfugiés devant les barbelés et les murs aux portes de l'Europe.

L'évolution de l'idée de dignité humaine jusqu'aux Droits de l'Homme passe, au Moyen Âge surtout, par le christianisme. C'est cette « secte juive » à l'époque, qui a repris cette tradition humaniste, fidèle ainsi au judaïsme originel. C'est dans cette ligne que se situe Jésus de Nazareth. En tant que Juif, il prêche aussi, comme Moïse et les prophètes, la dignité humaine ainsi que la responsabilité et les obligations qui lui sont liées :

« Tu dois aimer le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme, avec toutes tes forces et tes pensées, et ton prochain comme toi-même » (Luc 10, 27).

Jésus s'identifie à cette tradition et est solidaire des personnes, dans la peine et la souffrance.

« Ce que vous avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » peut-on lire dans Matthieu 25,40.

Dans le contexte de la ressemblance avec Dieu, le maître juif, Paul, (Saul avait une formation de Rabbin, et était pharisien) peut définir, dans sa lettre aux Romains (8, 12-17) la dignité de l'homme comme « liberté de l'Évangile » :

⁵ Grundlegung zur Metaphysik der Sitten, Akademieausgabe IV 429. – Vgl. KpV, V 87 u.a. (Fondement de la métaphysique des mœurs, 1750)

« En effet, vous n'avez pas reçu un esprit qui vous transforme en esclaves, que vous deviez toujours avoir peur ! Non, vous avez reçu un esprit qui fait de vous des fils, l'esprit dans lequel on peut appeler : « Père ! » Ainsi l'Esprit lui-même témoigne de notre esprit, et que nous sommes enfants de Dieu. ».

« Je suis là », le mot originel de la pédagogie

On ne trouve pas d'explication de la notion de « Dieu » dans la bible hébraïque, ni sous forme de commentaire théologique sur Dieu, notion centrale du monothéisme, et par là, du judaïsme. On ne peut pas comprendre Dieu au sens de la bible si l'on adopte une approche philosophique abstraite. De telles approches théoriques chez les Juifs étaient un signe de sottise :

« L'insensé a dit en son cœur : « Plus de Dieu ! » Corrompues, abominables leurs actions, Plus d'honnête homme. » (Ps 14,1)

Et pourtant, la bible nous renseigne beaucoup sur Dieu. Il y parle de Lui, Il parle aux hommes, ou Il s'y communique sous forme d'expériences que l'homme fait de Dieu – naturellement dans un langage et sous une forme humaine, en des images anthropomorphiques. Même s'il n'est pas possible de voir Dieu (sinon on mourrait), (voir Ex 33, 18 et sq) , la recherche de Dieu, la rencontre avec Lui, et l'expérience de Dieu reste toujours un thème très récurrent dans la bible hébraïque. Dans la rencontre avec l'homme, Dieu parle, et l'homme l'écoute.

L'image de Yahvé dans la bible est celle d'un Dieu très proche de l'homme, qui se met à son niveau. Dieu a pitié des hommes, Il les prend au sérieux, et leur vient en aide. L'histoire de la vocation de Moïse (Ex 2, 23-4,17) n'est-elle pas digne de la meilleure pédagogie ?

Moïse demande son nom à Dieu afin de pouvoir légitimer sa tâche aux yeux du peuple hébreux.

« Dieu répond à Moïse : Je suis le « Je-suis-là ». Et il ajoute : voilà ce que tu diras aux Israélites : Le « Je-suis-là » m'a envoyé vers vous. Et Dieu poursuit : Dis aux Israélites : Yahvé , le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob m'a envoyé à vous. C'est le nom que je porterai à jamais, sous lequel m'invoqueront les générations futures. » (Ex 3,14-16)

Quelle est la signification de cette histoire ? Dans la bible, le nom a une signification quant à l'essence de celui qui le porte. Le mot hébreux *schem* signifie à la fois : nom, et essence. L'homme ne peut explorer le nom de Dieu, et Dieu se soustrait à une appellation en révélant par contre son essence, à savoir : pour toujours, et immuable. Dans le contexte de l'histoire d'un peuple opprimé, cela pourrait vouloir dire : « Je suis celui qui est là pour les êtres en détresse. Et je le resterai à l'avenir, vous pouvez compter sur moi. Pour les hommes qui osent se soustraire à l'esclavage, je suis celui qui délivre et qui aide. »

« Mais je suis là. Tu n'as pas besoin d'avoir peur » dit-on tendrement à un enfant angoissé, et ainsi on lui insuffle dès le premier jour la confiance, qui devient confiance fondamentale en la vie. Sans cette confiance fondamentale , l'homme ne peut aimer, ni mettre sa confiance en personne . Ainsi , *Javeh* = « *Je suis là* » est le mot originel de la pédagogie, qui nous a été légué... par le judaïsme ! Il ne veut justement pas dire : « C'est à toi de venir à bout de tes problèmes », et pas non plus : « Ne fais donc pas d'histoires . Tu n'as qu'à faire ceci ou cela, apprendre, t'exercer etc! ». Il ne s'agit ici ni de seulement guider, ni de seulement laisse faire, mais d'un : « être-là » plein d'amour, qui a confiance dans les capacité de l'autre, et qui suppose et crée la liberté. – Le médecin et pédagogue juif Janusz Korczak a vécu ces mots,

lorsqu'en 1942 il est resté fidèle aux 200 enfants de son orphelinat de Varsovie et les a accompagnés dans les chambres à gaz de Treblinka où il a été assassiné avec eux.

Le nom de Yahvé est transmis dans la bible hébraïque à l'aide des quatre consonnes JHWH (Tétragramme), empêchant ainsi la clarification indubitable de la prononciation et du sens. Par crainte, et pour éviter d'éventuels abus, il était interdit aux Juifs de prononcer le nom de Dieu depuis la destruction du 2^e temple. A sa place on a lu « Adonaj » (seigneur) ou Edonaj. Malheureusement, la signification originelle « Je-suis-là » est ainsi mise à l'écart. Dans les 6823 occurrences du mot JHWE dans la bible hébraïque, c'est le mot « seigneur » qui s'est imposé maintenant. Dans la traduction grecque de la Septuaginta (env. 150 ans avJC) se trouve déjà dans ces passages le seul mot *kyrios* (= seigneur). Le maternel-paternel « Je-suis-là » s'est définitivement mué en un maître dominateur ! (ce qui a d'ailleurs été bien récupéré par l'alliance de l'Eglise et de l'Etat. L'orthodoxie moderne écrit – entr'autres raisons, par respect – « HaSchem » (béni soit ce nom), et pour le nom Gott, en allemand: « G-tt ».

Le sabbat – culture du souvenir en famille, avec la tête, le cœur, les mains

« Souviens-toi du jour du sabbat : garde-le sacré. Tu as six jours tu peux travailler, et tu feras tout ton ouvrage, mais le septième jour est un jour de repos, consacré à Yahvé, ton Dieu. Ce jour-là, tu n'y feras aucun ouvrage, toi, ni ton fils et ta fille, ni ton serviteur ni ta servante, ni tes bêtes, ni l'étranger qui réside chez toi. Car en six jours Yahvé a fait le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu'ils contiennent, mais il a chômé le septième jour. C'est pourquoi Yahvé a béni le jour du sabbat et l'a consacré. » (Ex 20, 8-10)

Ce commandement du Décalogue fonde une tradition juive qui a profondément modelé l'Europe. Le jour de repos du sabbat juif est devenu depuis les temps primitifs du christianisme le dimanche, jour du Seigneur, premier jour de la semaine – en souvenir de la résurrection de Jésus. L'empereur romain Constantin, en 321, a promulgué un édit selon lequel le dimanche (*dies solis – jour de soleil*) est le premier jour de la semaine et jour férié. Une norme allemande : (DIN 355) a finalement fait du dimanche le dernier jour de la semaine depuis le 1^{er} janvier 1976. L'Europe a été fortement imprégnée par la réglementation humanitaire et sociale du Décalogue : tous les pays européens considèrent le dimanche comme un jour férié et ont toujours (jusqu'à maintenant du moins) une réglementation juridique concernant le travail dominical.

Cependant, pour les Juifs le sabbat est plus que cela :

« Le sabbat est un jour de repos dans la semaine juive, et en même temps le plus grand jour de fête. Son existence repose sur trois faits relatés dans la Torah. Son origine est constituée par l'histoire de la création au début du livre 1 de Moïse. Après les six jours pour faire le monde, Dieu se reposa le septième jour. Le jour du sabbat on commémore aussi le départ d'Egypte. Enfin le commandement du sabbat fait partie des dix commandements qui furent donnés aux Israélites sur le mont Sinaï. »⁶

Le sabbat est le plus grand jour de fête du judaïsme parce que ces trois événements essentiels de l'histoire du salut : création, départ d'Egypte et dix commandements sont les actes de Dieu les plus importants, que chaque Juif doit toujours se remémorer. Dans le chant de Moïse mourant, il donna aux Israélites le testament suivant :

⁶ Dans: Geschichten einer Ausstellung. Op.cit, p. 124.

« Mais tiens-toi sur tes gardes. Ne vas pas oublier ces choses que tes yeux ont vues, ni les laisser, en aucun jour de ta vie, sortir de ton cœur ; enseigne-les au contraire à tes fils, et aux fils de tes fils » (Deut. 32,7)

Le judaïsme est donc une religion de la commémoration, du souvenir. Il n'y a pas de fête juive sans commémoration d'un événement ayant trait à l'histoire du salut. Le christianisme a suivi cette tradition. Une culture du souvenir comporte des fêtes, des rituels, des monuments, des inscriptions, des signes. Une culture du souvenir, c'est de la pédagogie. Cette pédagogie, l'Europe l'a clairement apprise de la culture juive.

Le souvenir de ce « Jour de repos » et la bénédiction divine qui en découle veut manifester que pour Dieu la création est achevée le 7^e jour, et que les vivants sont désormais libres de remplir leur propre rythme de travail et de repos. Les personnes qui depuis leur enfance ont connu ce rituel du sabbat sont sensibilisées à l'expérience de la vie s'écoulant selon un certain rythme. La chaleur sécurisante de la famille pour le sabbat, les préparations spéciales, la solennité, la lumière, les senteurs, le repas, les boissons : tout cela fait partie de l'éducation esthétique telle que l'école ne peut l'enseigner. Le pédagogue Johann Heinrich Pestalozzi a institué le principe selon lequel l'homme doit apprendre avec « la tête le cœur et la main ». C'est désormais un principe confirmé : les familles juives l'ont déjà pratiqué depuis des millénaires.

« Lorsqu'on sort de la synagogue et qu'on revient à la maison, les enfants sont bénis, ensuite commence la partie de la cérémonie qui se fait à la maison avec le Kiddush, la sanctification. On remercie Dieu le Créateur qui donne le vin et le pain, symbole de la maintenance de la vie quotidienne, et l'on consacre ainsi l'action de manger et de boire. Après la bénédiction du vin, on se lave les mains, puis on prononce la bénédiction sur les deux pains tressés (Challot ou Barches) qui sont déposés sur la table et recouverts d'un linge. Après la bénédiction, les assistants boivent respectivement à la coupe et mangent du pain. Ce faisant on confère au Kiddusch sa signification de lien. Ensuite commence le repas de fête.

La fin du sabbat a lui aussi sa cérémonie spéciale, la Hawdala – rupture, différenciation – Le samedi soir, après le coucher du soleil, 25 heures après son commencement, s'achève le Sabbat. Un gobelet rempli à ras bord de vin symbolise la plénitude du sabbat et de la bénédiction divine.

On allume une bougie tressée de plusieurs brins. Le parfum d'épices, de buis besamim, de clous de girofle, de cannelle et de fleurs de muscade sont là pour adoucir la rupture d'avec le sabbat. Après qu'on ait prononcé la bénédiction du Hawdala, on éteint la bougie avec du vin. La flamme éteinte, le sabbat est achevé. On se souhaite « Schawua tow », bonne semaine. On peut de nouveau allumer la lumière électrique et reprendre ses activités habituelles. »⁷

Pour nous, de l'extérieur, la fête du sabbat nous semble particulièrement précieuse parce qu'ici sont concernées les familles : les grands parents, les parents, avec leurs enfants, tous célèbrent ensemble cet impressionnant rituel religieux non à la synagogue mais à la maison, et parce qu'il n'est pas besoin d'un rabbin ou de quelque expert en liturgie. Nous avons affaire à une foi exercée avec le corps, proche des sens, non apprise cérébralement (comme un cathéchisme), ou martelée sous forme de sermon. Le chemin qui conduit de la compréhension à l'action ne peut passer que par la « raison du cœur ». L'acte moral passe par le sentiment. Tel était depuis la critique du jugement de Kant la base d'une théorie de l'éducation esthétique. Hermann Cohen, le grand philosophe juif du Néokantianisme a eu, en écoutant le

⁷ Dans: Geschichten einer Ausstellung. Op.cit., p. 125.

« Schma' Jisra'el » chanté par Abraham Zvi Idelsohn, une expérience très profonde qui a influencé sa théorie de l'apprentissage.

« Cohen veut une éthique praticable. Une loi de la raison formelle du: « doit » ne lui suffit pas ; mais il veut en même temps parler de la source des forces de notre « pouvoir » et, soit cette source des forces réside dans quelque chose que nous avons vraiment vécu, soit l'éthique conduit plus au scepticisme qu'à la pratique éthique. C'est pour cette raison que l'enseignement de l'expérience – et chez Cohen cela signifie : esthétique – fait partie intégrale de son projet visant à fournir le fondement du l'humain. »⁸

Si nous voulons en Europe une paix durable, cela ne se fera pas par l'enseignement abstrait du résultat des recherches sur la paix, encore moins avec les discours d'orateurs politiques du dimanche, mais uniquement avec une éthique que l'on puisse pratiquer. Le chemin qui y mène passe par une culture globale du souvenir au sein de laquelle un rôle pédagogique important échoit aux religions. Et il va de soi que l'on doit aussi aborder le thème des catastrophes et des crimes commis au nom des religions. La condition préalable à ce travail pour la paix est que les religions monothéistes se comprennent et s'estiment. Cela ne peut évidemment pas avoir lieu avec les formes du dogmatisme, du fondamentalisme et du retranchement derrière l'intégrantibilité.

Un Dieu jaloux, qui supporte la résistance

L'image de Dieu dans la bible hébraïque a, comme nous l'avons déjà vu, des traits anthropomorphiques. Yaveh n'est pas seulement le Dieu paternel-maternel aux petits soins, mais c'est aussi un Dieu passionné, un Dieu possessif.

« Eh bien maintenant, si vous écoutez ma voix et êtes fidèles à mon alliance, vous serez parmi les peuples ma possession toute particulière. Toute la terre m'appartient, mais vous, vous devez m'appartenir comme un royaume de prêtres, un peuple saint. » (Ex 19, 4-6)

Et de façon encore plus explicite:

« Tu ne te prosterner pas devant un autre Dieu, car Yahvé s'appelle Jaloux ; il est un Dieu jaloux » (Ex 34,14)

L'alliance avec Yahvé est déterminante pour la confiance en soi collective d'Israël. Elle en fait le peuple élu. Cela établit une tension avec les autres peuples, provoque envie et jalousie. Mais l'alliance avec Yahvé agit de façon encore plus déterminante pour l'individu par le signe extérieur de cette alliance sur son propre corps: la circoncision (*Brit mila*)⁹.

« Et voici mon alliance qui sera observée entre moi et vous, c'est à dire ta race après toi: que tous vos mâles soient circoncis. Vous ferez circoncire la chair de votre prépuce, et ce sera le signe de l'alliance entre moi et vous. Quand ils auront huit jours, vos mâles seront circoncis, de génération en génération. Qu'il soit né dans la maison ou acheté à prix d'argent à quelque étranger qui n'est pas de ta race. » (Gen 17, 10-12)

Comme nous l'avons lu dans le Musée Juif de Berlin, est Juif :

« celui qui est né d'une mère juive, ou bien s'est converti au judaïsme selon les lois de la Halacha. Comme signe d'alliance avec Dieu, ce sera la *Brit Mila*, la circoncision, par laquelle les enfants mâles seront reçus dans la communauté d'Israël. En règle générale,

⁸ Hartwig Wiedebach: Hebräisches „Fühlen“. Hermann Cohens Deutung des Schma' Jisra'el / Höre Israel“. In: Kalonymos. Beiträge zur deutsch-jüdischen Geschichte aus dem Salomon Ludwig Steinheim-Institut 2003/2, p. 2.

⁹ hebr. *berith* = alliance, hebr. *mila* = Circoncision.

elle a lieu le huitième jour après la naissance car , selon la Torah, Dieu a commandé à Abraham de circoncire son fils Isaac le huitième jour. Le jour de *Brit Mila* le nouveau-né reçoit son nom. Celui de la petite fille sera proclamé à la synagogue au cours de la célébration de jour du sabbat qui suit sa naissance. ».¹⁰

Cela semble tout à fait objectif et sans émotion. Le texte cependant ne laisse pas deviner qu'à cause de cette cérémonie religieuse les Juifs ont connu depuis l'Antiquité les persécutions, parfois même la mort, et qu'ils sont jusqu'à aujourd'hui l'objet de préjugés, d'intolérance et de plaisanterie de mauvais goût.

Mais ce Dieu jaloux est aussi un Dieu tolérant. C'est un Dieu avec lequel on peut discuter, lutter. Lorsque Jacob traversa, derrière toute de sa tribu, le fleuve Jabbok, il se heurta à « un homme » avec lequel il lutta jusqu'au matin. Malgré sa hanche luxée, il ne lâcha pas prise, et exigea de l'homme sa bénédiction, jusqu'à ce que ce dernier lui dise :

« Il lui demanda : Quel est ton nom? – Jacob, répondit-il. Il reprit : On ne t'appellera plus Jacob mais Israël, car tu as été fort contre Dieu, et contre les hommes tu l'emporteras. Jacob fit cette demande : Révèle-moi ton nom, je te prie, mais il répondit: Et pourquoi me demandes-tu mon nom ? et, là-même, il le bénit. » (Gen 32, 28-31)

C'est à Moïse que Yahvé révélera plus tard son nom, comme étant la description de sa nature.

Une telle image de Dieu laisse son empreinte. Un Israélite peut lutter avec Dieu, lui faire des reproches, et reçoit ensuite sa bénédiction. Dieu n'aime pas l'obéissance aveugle de ses co-alliés. Ainsi c'est devenu une tradition juive de mettre Dieu en accusation :

« Combien de temps encore, Seigneur, devrais-je t'appeler, et tu n'entends pas? Je crie vers Toi : Au secours, on me fait violence! Mais tu ne m'aides pas. »(Habaquq 1,2-4).

Cette mise en accusation de Dieu devient dans le livre de Job un système de piété juive. Ici on pourrait encore en trouver beaucoup de traces dans la culture européenne. Dans la résistance repose une bénédiction. Peut-être est-ce dans cette attitude religieuse que l'on peut trouver la racine de la pensée non-conventionnelle, qui fait aussi partie du judaïsme, et a laissé ici aussi ses traces.

Franz Rosenzweig a trouvé une explication pour ce caractère contradictoire:

« *Le Dieu juif*

Dieu, le seigneur, est simultanément aux yeux de son peuple le Dieu de la rétribution et le Dieu de l'amour; dans le même souffle , il l'invoque en l'appelant « notre Dieu » et « Roi du monde » ou encore – c'est dans le groupe plus restreint encore, le même contraste – « notre père » et « notre roi ». Il veut qu'on le serve « en tremblant » et pourtant se réjouit quand ses enfants surmontent la peur devant les signes miraculeux qu'il opère. Là où l'Écriture parle de sa «majesté qui surpasse tout », déjà au verset suivant elle parle de son « humilité ». Il réclame les signes visibles que sont les victimes et les prières offertes à son nom et les jeûnes faits sous ses yeux ; et dans un même souffle il ira jusqu'à dédaigner les uns et les autres, car il veut être honoré uniquement par les œuvres de l'amour du prochain et de la justice, qui ne portent pas de nom et que nul ne voit qu'elles sont faites pour lui , ainsi que par la flamme secrète qui brûle dans le cœur. Il a élu son peuple, mais c'est pour châtier tous ses péchés. Il veut que tout genou fléchisse devant lui, et son trône est cependant placé sur les louanges d'Israël. Devant lui, Israël a intercédé pour les péchés des peuples, et il a été frappé de maladie pour qu'eux trouvent la guérison – tous deux se tiennent devant Dieu, Israël son serviteur et les rois des peuples :

¹⁰ Dans: Geschichten einer Ausstellung. Op.cit., p. 96.

inextricable pour les mains humaines s'assemble le nœud fait de souffrances et de fautes, d'amour et de jugement, de péché et de réconciliation.

L'homme juif

L'homme créé à l'image de Dieu : en tant qu'homme juif s'avançant devant son Dieu, il est lui aussi un tissu de contradictions. Comme bien-aimé de Dieu, comme Israël, il se sait élu par Dieu, et il oublierait volontiers qu'il n'est pas seul avec Dieu, que Dieu en connaît aussi d'autres – que lui, Israël, les connaisse ou non – et que Dieu dit également à l'Égypte et à Assour : « mon peuple ». Il se sait aimé... Que lui importe le monde ? Dans une bienheureuse solitude à deux avec Dieu, il s'identifierait volontiers à l'homme tout court, et c'est avec étonnement qu'il regarde autour de lui quand le monde veut lui faire souvenir qu'en tous ne vit pas également le sentiment d'être immédiatement fils de Dieu. Et pourtant, personne mieux que lui sait qu'être le bien-aimé de Dieu ne représente qu'un début et que l'homme n'a pas encore atteint la rédemption tant qu'il en reste à ce début. En face d'Israël, éternellement aimé de Dieu, éternellement fidèle, éternellement accompli, il y a Israël éternellement en train de venir et d'attendre, éternel voyageur, éternelle réalité en train de grandir, il y a le Messie »¹¹

L'Écoute comme condition préalable du dialogue: le « principe du dialogue », un héritage du judaïsme

Dans l'histoire de l'appel de la vocation ainsi que dans d'autres histoires, il est souvent question de l'écoute dans la bible hébraïque. Dieu appelle le futur prophète Samuel, dans : 1 Samuel 3, 1-21, et ce dernier répond :

« Parle, Yahvé, car ton serviteur écoute » (3, 9)

Pour rencontrer Dieu, l'homme doit s'ouvrir, - écouter.

Dans les doctrines de sagesse du judaïsme, l'écoute est préférée à toute autre forme d'action :

« Maîtrise ton pas quand tu vas vers la maison de Dieu. Avance pour écouter et non, comme les ignorants, pour déposer ton offrande. » (Ecclésiaste 4,17)

Parmi les traditions d'éducation et de culture transmises par la religion il faut compter l'écoute et la perception de la Parole.

« Écoutons » donc un passage de *L'Étoile de la Rédemption*, de Franz Rosenzweig¹² :

« Dans l'éternité, la parole s'éteint dans le silence de l'être-ensemble unanime – car on n'est uni que dans le silence: la parole réunit, mais ceux qui sont réunis gardent le silence; aussi, le miroir ardent qui rassemble dans l'étroit cycle de l'année les rayons du soleil de l'éternité doit-il conduire la liturgie, l'homme dans ce silence. En elle aussi, de toute évidence, le silence commun à tous ne peut être que la réalité ultime, et tout ce qui précède n'est que l'école préparatoire à cette ultime réalité. Dans cette éducation, c'est encore le verbe qui règne. Il faut que la parole elle-même amène l'homme à garder le si-

¹¹ Franz Rosenzweig. *L'Étoile de la Rédemption*. 1976. Traduction française : Seuil, 1982 et 2003, p. 428.

¹² , *L'Étoile de la Rédemption*, rédigé en 1918, a été publié en 1921. C'est l'œuvre d'un philosophe allemand juif, qui après avoir hésité à se convertir au christianisme, a finalement accepté et confessé son appartenance à la religion juive. Selon Wolfdietrich Schmied-Kowarzik, cet ouvrage fait partie des œuvres les plus éminentes de la philosophie de la foi du 20e siècle. C'est une réflexion autonome à propos de la philosophie chrétienne de la foi. C'est un dialogue avec le christianisme, qui amorce la discussion sur la philosophie de l'Existence, qui commençait juste en Allemagne. – Voir Wolfdietrich Schmied-Kowarzik: Franz Rosenzweig – Der Stern der Erlösung. http://www.uni-kassel.de/~schmiedk/Rosenzweig_Stern.htm (03.02.2007)

lence ensemble. Et le début de cette éducation, c'est que l'homme apprend à écouter. »
(p. 431)

Ecouter, se taire, dialoguer, individu et communauté, étaient entr'autres les thèmes de la philosophie du dialogue qui, sur la base de la tradition de pensée juive s'est épanouie juste après la première guerre mondiale en Allemagne. Elle réunit des philosophes de la « pensée nouvelle », comme Franz Rosenzweig, Eugen Rosenstock, Martin Buber, et des anthropologues, des philosophes et des scientifiques tels que Viktor von Weizsäcker et Rudolf Ehrenberg. La philosophie juive de la « pensée nouvelle » pousse ses ramifications jusqu'à la phénoménologie de Edmund Husserl, à Edith Stein, Hannah Arendt, Paul Ricœur et bien d'autres penseurs.

Franz Rosenzweig, comme élève de l'historien Friedrich Meinecke s'est fait un nom dans la recherche philosophique sur l'idéalisme allemand. Il renonça à une carrière universitaire et développa, avec la fondation de la « Freies Jüdisches Lehrhaus » (Maison d'Etudes Juive Libre), à Francfort s/Main, un nouveau concept d'Education des Adultes juive.

Dans cette Maison d'Étude Libre étaient actifs, outre Franz Rosenzweig, le Rabbin francfortin Nehemia Alfred Nobel, le biochimiste, Eduard Strauß, médecin, Richard Koch, juriste, Eugen Mayer et le philosophe des religions Martin Buber. Il faut mentionner aussi Siegfried Kracauer, Rudolf Hallo, Ernst Simon, Nahum N. Glatzer, Martin Goldner et Erich Fromm. Autant de noms qui évoquent les plus hautes performances de la pensée.

La théorie pédagogique à propos de la « pensée dialogante » fut développée surtout par Martin Buber dans son ouvrage principal: « *Moi et Toi* », (1923), dans son discours « *De ce qui éduque* » (1926), ainsi que dans : « *Entretiens à deux* » (1932) et « *Question posée à chacun en particulier* » (1936).¹³

Buber distingue deux attitudes fondamentales de l'homme, qui s'expriment par deux mot essentiels : « Moi-toi » et « Moi-ça ».

« Il n'existe pas de „moi“ en soi, mais seulement le moi du mot fondamental: « moi-toi », et le moi du mot fondamental : « moi-ça »,

Celui qui prononce le mot « Moi-toi » entre en relation avec l'autre, le toi devient présence.

« Ce n'est que parce que le toi devient présent que la présence se produit.

Le moi du mot fondamental « moi-ça », le moi donc qui n'a pas en face de lui un toi en cher et en os, mais qui est entouré d'une pluralité de « contenus », n'a qu'un passé, et pas de présent. En d'autres termes : dans la mesure où l'homme se laisse satisfaire par les choses qu'il apprend et dont il fait usage, il vit dans le passé, et son instant n'a pas de présence. Il n'a que des objets ; or les objets ne consistent qu'en avoir-été. »¹⁴

Celui qui prononce « moi-ça » quitte la relation dialogante et asservit le vis-à-vis à ses but, ainsi qu'il en est dans la science , pour « connaître » l'objet ou pour alors utiliser ces connaissances acquises et les « élaborer » dans la technique. Lorsque la relation d'éducation fonctionne selon un pur principe dialogant, comme Martin Buber

¹³ Martin Buber: Das dialogische Prinzip. Heidelberg: (Lambert Schneider) 1979.

Martin Buber: Ich und Du. Dans: Martin Buber: Das dialogische Prinzip. Op.cit., p. 7-136.

Martin Buber: Reden über Erziehung. Heidelberg (Lambert Schneider) 1969.

Martin Buber: Zur Geschichte des dialogischen Prinzips. Dans: Martin Buber: Das dialogische Prinzip. Op.cit., p. 299-320.

¹⁴ Martin Buber: Ich und Du. Op.cit., p. 8.

le dira deux ans plus tard dans son discours « *De ce qui éduque* » (1926), l'éducation ainsi ne sera pas une technique. Buber attribue le comportement « moi-toi » fondamental à trois domaines : la vie avec la nature, la vie avec les hommes, et la vie avec les essences spirituelles.

Cette tradition de pensée juive seront reprises après la seconde guerre mondiale. Amitai Etzioni a été fortement influencé par le principe dialogant de Martin Buber. Son Communautarisme s'élève, dans les USA des années 80 contre l'idéologie du Néo-libéralisme et de l'individualisme post moderne.

Schalom, ou la marche des peuples vers le mont Sion

Depuis le 11 septembre 2001 une nouvelle discussion s'est ouverte à propos la capacité de tolérance des religions monothéistes.¹⁵ On a repris l'ancienne thèse, selon laquelle en cas de croyance en un Dieu unique, il s'agit d'une vérité fondamentaliste auprès de laquelle ne peut exister aucune autre vérité. Il reste cependant à prouver que le résultat d'une analyse biblique montre une tendance « clairement agressive à l'encontre de cultes différents, tendance qui est immanente, dès le début, dans la foi d'Israël. »¹⁶ Quoi qu'il en soit, l'image d'un Dieu jaloux, avec des preuves bibliques correspondantes n'est pas la seule réalité, comme nous l'avons montré précédemment. Bien au contraire, il devient clair que la religion juive, avec toute l'affirmation de sa foi en un Dieu unique, est étonnamment pacifique, et manifeste très peu de dogmatisme. Ce dernier reste l'attribut spécifique du christianisme. Hans Zirker a pu montrer de façon persuasive que la caractéristique du monothéisme chrétien se manifeste dans son caractère spécialement dogmatique,

« par lequel le christianisme se distingue massivement de toutes les autres religions du monde. Comme aucune autre d'entre elles le christianisme a formulé spéculativement intellectuellement sa foi au cours des disputations des premiers conciles, et l'a fixée dans des concepts, sanctionnée juridiquement avec l'obligation de confesser la croyance, et avec des menaces d'exclusion, exécutées au moyen de forces politique et, enfin, l'a sacralisé liturgiquement. »¹⁷

D'abord le christianisme a mené un débat sur l'orthodoxie dans les premiers siècles de l'histoire de l'Eglise comme cela ne s'était jamais vu dans l'histoire des religions grecques et romaines, ni dans le judaïsme.

« C'était un fait nouveau et unique dans la société de l'antiquité tardive où est apparu et s'est répandu le christianisme, de voir une religion portant le contenu servant d'orientation religieuse de son message réduit de telle façon à un ensemble tellement littéralement et verbalement fixé comme dans le cas présent ; une religion qui avait une profession de foi doctrinaire et culturelle obligatoire, de même qu'une dogmatique comme norme de la foi en une révélation reçue. Avec tout cela, le christianisme se différençait visiblement des autres formes de religions payennes et juives ; ainsi, d'ailleurs, que par la possibilité de

¹⁵ La discussion en Allemagne était accompagnée par les publications suivantes: Odo Marquard, *Lob des Polytheismus*, dans Odo Marquard: *Abschied vom Prinzipiellen*, Stuttgart 2000, p. 91-116. – Hans-Jürgen Verweyen, *Theologie im Zeichen der schwachen Vernunft*, Regensburg 2000. – Jan Assmann, *Moses der Ägypter. Entzifferung einer Gedächtnisspur*, München 1997. – Jan Assmann, *Die mosaische Unterscheidung. Oder der Preis des Monotheismus*, München 2003. – Ralf Miggelbrink, *Der eine Gott. Christlicher Monotheismus des Bundes und der Schöpfung*, Münster 2006, p.13-27. – Cependant une preuve satisfaisante de la thèse selon laquelle l'intolérance fait partie immanente des religions monothéistes n'a pu jusqu'à présent être apportée.

¹⁶ Yehoshua Amir, *Der jüdische Eingottglaube als Stein des Anstoßes in der hellenistisch-römischen Welt*, in: *JBTh* 2, 1987, 58-75.

¹⁷ Hans Zirker, *Monotheismus und Intoleranz*. Dans: Konrad Hilpert / Jürgen Werbick (Ed.), *Mit den Anderen leben. Wege zur Toleranz*, Düsseldorf 1995, pp. 95-117.

distinguer le vrai et le faux jusque dans le moindre détail, et d'arrêter les dissidents. Toute la société dans laquelle le christianisme est né et s'est développé était consternée de voir que l'on disputait de ses fondements religieux d'une manière si agressive, jamais connue et impensable même jusque-là dans les temps pré-chrétiens ; cette discussion agressive allant même jusqu'à prendre la forme d'un pouvoir politique au début de l'époque byzantine. »¹⁸

Le Judaïsme, justement, a connu la souffrance à cause de cette caractéristique du monothéisme chrétien, et a été soumis à des persécutions barbares à cause de différences de foi. D'autre part, on ne peut pas dire que le judaïsme n'ait pas non plus connu des persécutions de la part de l'Islam.

Mais la bible hébraïque connaît encore une autre image, qui fait aussi partie de l'héritage juif en Europe, et qui doit influencer à l'avenir les traditions d'éducation et de culture en Europe. Cette image a été employée, entr'autre, lors de la guerre d'Irak par les mouvement de la paix. C'est la vision pleine d'espoir d'une marche des peuples vers Sion, dans Michée 4,1-5 (voir aussi Isaïe, 2, 2-4).

Ces mots du prophète pourrait évoquer les trois religions abrahamitiques : judaïsme, christianisme et islam se partagent pacifiquement la montagne du temple à Jérusalem. Maintenant il n'y a plus de Dieu jaloux, ni la dispute de savoir qui est le vrai Dieu, ni quel est son vrai nom. Toutes les religions vont leur chemin dans leur foi pratiquée, dans la paix et la tolérance :

« Or il adviendra dans l'avenir que la montagne du Temple de Yahvé sera établie au sommet des montagnes et s'élèvera plus haut que les collines. Des peuples y afflueront, des nations nombreuses s'y rendront et diront : venez, montons à la montagne de Yahvé, au temple du Dieu de Jacob, pour qu'il nous enseigne ses voies et que nous suivions ses sentiers. Car de Sion viendra la Loi et de Jérusalem la parole de Yahvé. Il régira des peuples nombreux et sera l'arbitre des nations puissantes.

De leurs épées ils forgeront des socs, et de leurs lances, des faucilles. Les nations ne lèveront plus l'épée l'une contre l'autre et l'on ne s'exercera plus à la guerre, mais chacun restera assis sous sa vigne et sous son figuier sans personne pour l'inquiéter. La bouche de Yahvé Sabaoth a parlé.

Car tous les peuples marchent chacun au nom de son Dieu, mais nous, nous marchons au nom de Yahvé notre Dieu, pour toujours et à jamais. »

¹⁸ Norbert Brox, *Konflikt und Konsens. Bewältigung von Meinungsverschiedenheiten in der Alten Kirche*, dans: Wolfgang Beinert (Ed.), *Kirche zwischen Konflikt und Konsens*, Regensburg 1989, p. 65.